

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} au 31 de chaque mois)
France... En un, 35 fr. 6 mois, 18 fr. 3 mois, 10 fr.
Étranger... En un, 70 fr. 6 mois, 36 fr. 3 mois, 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à l'ADMINISTRATEUR d'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraph. : EXCEL-PARIS

La Légion d'honneur à un soldat, à un caporal et à un sergent



Au cours de son dernier voyage sur le front de la Somme, le Président de la République a remis la croix de la Légion d'honneur à un caporal et à un simple soldat. Le caporal Goutandier, l'un des deux légionnaires, a été décoré pour avoir capturé, — avec un camarade qui fut tué dans l'affaire, — une centaine de prisonniers. Le soldat Jouy, deuxième légionnaire, est un héros du fortin de Beauséjour. M. Poincaré a décoré le même jour le sergent aviateur Chainat.

Le ravitaillement intellectuel

La situation d'un homme qui souffre en attendant formuler des lieux communs est extrêmement pénible : car il souffre sans répit. Quiconque éprouve la migraine ou une rage de dents sait du moins que ce mal ne sera pas éternel, ni rigoureusement continu : il y aura quelque répit, et cette offensive physiologique prendra même fin, on peut en être certain. Au contraire, le malheureux que tourmentent les clichés, qui les remarque seulement, ne connaît aucun repos dans ses tribulations, et jamais son martyre ne cessera. Les phrases toutes faites, surtout peut-être depuis la guerre, sont plus inevitables que le destin, hélas !

Parmi celles-ci, vous reconnaîtrez le redoutable aphorisme que voici : « A la guerre, il n'y a que les faits brutaux qui comptent, il n'y a que le canon qui signifie quelque chose... » Et allez donc ! Rien à dire, inutile de discuter : c'est ainsi. Et quand le causeur est brillant, il ajoute : « Nous n'avons que faire, en ce moment, de beaux parleurs ni de penseurs... » Vise-t-il, en outre, à l'esprit d'anecdote ou d'érudition, qu'il déclare, en ce cas, par une singulière allusion à la fameuse boutade de Napoléon I^{er} : « Nous n'avons pas besoin d'idéologues ! »

Soyons patients et modestes, recevons encore ce cliché en pleine figure, puis encore une fois, et autant qu'il faudra pour ne point altérer la douceur de l'union sacrée. Mais, enfin, qu'il nous soit permis de mésestimer ce jugement. Que nous ayons du moins cette consolation. Nous savons bien que rien ne servira d'énoncer notre humble contradiction. Il n'y a rien, absolument rien à tenter contre un cliché, car le cliché ne dépend pas de la raison humaine : il est d'ordre surnaturel, et peut-être divin. Toutefois, on se console légèrement des qu'on en a fait remarquer l'absurdité ; on distrait ainsi, on endort un peu l'agacement, on se soigne. Réfuter — sans espoir — un aphorisme, cela ressort de la thérapeutique : c'est un pansement qu'on s'applique, et voilà tout.

Or on nous accordera bien, en vérité, que ce soit un peu trop simple de déclarer la guerre aux « idéologues » en grondant d'un ton farouche : « Des faits ! Du canon !... de même qu'on a si justement crié naguère : « Des canons, des munitions !... S'il existe une seule personne, en effet, capable de préférer aujourd'hui une phrase à un régiment, on ne pense à une tranchée gagnée, je consens que le kaiser vienne dîner à Paris, ou que le général Joffre envoie des fleurs à la kronprinzessin. »

Cependant, ici comme en toute chose, il y a une mesure à garder : certains discours, qui jamais n'équivaudront à quelque belle manœuvre du moindre corps d'armée, font néanmoins d'aussi bonne besogne qu'une bonne brigade, voire qu'une division. L'histoire a conservé des formules qui ont soulevé des armées ensuite victorieuses ; des phrases vibrantes qui ont fait passer des soldats dans une nation comme le blé germe dans les champs. Que seraient les premières croisades, les plus belles, les plus pures, sans les apôtres qui les ont parlées ? Imaginez-vous la levée en masse de 92, si vous supprimez la voix de Danton ? Les proclamations de Napoléon sont encore grisantes, et l'on sait qu'elles furent irrésistibles. Et Démosthène, et Tyrtée ?

Les grands poèmes épiques eux-mêmes : l'Iliade, la Chanson de Roland, croyez-vous qu'ils n'aient point suscité des héros et bien combattu pour l'Hellade ou pour les rois de France ?... Allons plus loin : il faut des bataillons de doctrinaires et de théoriciens aux plus justes causes. Sans doute, on peut citer tel ou tel idéal dont la clarté aveugle et dont l'évidence noblesse n'est plus à démontrer... A démontrer, non, mais à polir et à repolir comme un diamant, à enchaîner, à faire étinceler orgueilleusement. C'est une véritable ivresse que d'avoir raison. Les écrivains, les philosophes, les orateurs qui versent à flots ce cordial aux soldats doivent figurer à juste titre parmi les excellents ravitailleurs de l'armée. Un pays se nourrit de bonne viande et de pain, mais aussi de justice et de fierté, — de rêves, disent les pessimistes. Soit, prenons-les pour des rêves : ils n'en sont pas moins impérieux.

C'est l'honneur des Latins que d'éprouver cet honorable désir de raison. Un Latin veut que son effort tende vers la plus grande beauté. Il faut qu'il se dise, en tuant son ennemi : « Mon geste est parfaitement noble. Il est le meilleur possible. Je ne ravage pas à la manière d'un gonjat ; mais, en vrai gentilhomme loupé, je purge l'humanité des bêtes nuisibles, j'assainis le monde, et l'élève. »

Nombreux sont les ravitailleurs, heureuse-

ment, qui, dans le camp des Alliés, fournissent aux combattants ces munitions intellectuelles, dont les étourdis seuls négligent la valeur. Voici venir en France l'un des plus originaux et l'un des plus ardents, M. Paolo Orano. Depuis vingt années, M. Orano — qui peut-être n'a point quarante ans : il paraît si jeune ! — étouffe et charme son pays par l'éclat d'une éloquence à la fois très poétique et très dense, très drue, si l'on peut dire. Sa pensée profondément originale a suivi son sillon, hardiment, sans s'inquiéter des terres variées que celui-ci coupaient. Après tant d'ouvrages de sociologie passionnée, M. Orano vient d'écrire un livre (*Nel solco della guerra*) où, de toute son âme, il s'est jeté dans la grande et radieuse guerre latine. Nous n'oublions point, à Paris, l'admirable conférence : « La France que nous aimons », qu'il fit en mai dernier, à Rome : une vibrante fraternité passait dans ses paroles, et sut atteindre toute l'Italie, au delà de l'Adriatique qui applaudit si chaleureusement.

M. Paolo Orano est l'un des plus brillants parmi les jeunes maîtres de l'Italie intellectuelle. Que son exemple soit suivi ! De même que Rudyard Kipling vint en France, de même que Conan Doyle, Maurice Barres, tant d'autres encore, furent soit en Italie, soit en Angleterre, de même que nos ministres rendent visite aux pays voisins, il faut que les poètes et les philosophes, les romanciers, les historiens, les conférenciers, tous les hommes de pensée enfin de toutes les patries alliées voyagent, et colportent leurs idées, leurs sentiments, leurs arguments, leurs enthousiasmes... Il est plus important de tirer le canon ?... Soit. Mais si ceci empêchait cela, alors on comprendrait l'objection.

Marcel Boulenger.

Ce que l'on dit

En attendant...

C'est, en vérité, un poilu d'entre les poilus que celui qui écrit aujourd'hui à Excelsior. Il a été à Charleroi, au Petit Morin, à Craonne, à Soupir ; il sort à peine de Verdun, de la Laffée et de la batterie de Damloup ; et cela, prouvé, entre parenthèses et Dieu merci, qu'il en teste encore !

Cependant, ce brave n'est pas content ; — quand on écrit aux journaux, je ne sais pas si vous l'avez remarqué, c'est, en général, qu'on n'est pas content. Ayant deux années de guerre sur les épaules il a reçu au bras, comme tout le monde et par les soins d'un gouvernement tuteur, un beau chevron encore tout neuf. Mais c'est justement ce « comme tout le monde » qui lui déplaît. Ce chevron, il le partage avec ceux de l'arrière, ceux qui n'ont pas couru les mêmes périls : alors, il trouve que cette récompense est un peu mince.

De plus, étant réaliste, il voudrait que, de même que dans l'armée belge, ce chevron représentât quelque chose de plus solide que des galons en triangle cousus à la manche. « Pourquoi chaque nouveau chevron, dit-il, ne bénéficierait-il pas d'une prime de 50 francs payables à la paix ? » Et il ajoute : « Nous irons bien, je suppose, jusqu'en automne 1917, — admirer cette philosophie ! Cela fera 150 francs pour le petit nombre de ceux qui auront passé à travers les obus et les balles. On disait, jadis, que la France est assez riche pour payer sa gloire. Que restera-t-il aux chevrons quand ils seront rentrés chez eux ? »

Je transcris cette proposition sans prendre parti. Elle a été adoptée dans l'armée belge. Mais l'armée belge est une petite armée. Et bien que, comme l'écrit notre lecteur, « la France soit assez riche pour payer sa gloire », il ne serait pas inutile de savoir ce que cela coûterait pour notre grande armée.

Pierre Mille.

Le train de Chambéry-Paris, dimanche soir, était surbondé de voyageurs. Depuis bien des dimanches, on n'avait vu sur la ligne une telle affluence. Seuls un général et l'un de nos confrères avaient eu la chance, au départ de Chambéry, de ne voir monter personne en leur compartiment de première. Mais à Aix-les-Bains tout changea. Le quai était envahi par de braves poilus, qui prétendaient bien ne pas rester là et qui commencèrent à s'installer dans toutes les secondes classes disponibles.

Enfin, l'un d'eux, un sergent bout-en-train, se décide, ouvre la portière où s'était accoudé le général en civil, escalade le marchepied, entraîne les camarades.

— Eh, là ! intervient un employé, vous êtes en première ! Descendez !

— Jamais ! répond le sergent. Nous sommes chez nous. Regardez plutôt ce qu'il y a d'écrit sur la dentelle.

Et, le doigt sur l'appui-tête, il montre les trois lettres : P. L. M.

— P. L. M ! ajoute-t-il triomphant : Pour les militaires !

Le général éclata de rire et, intervenant : — Laissez-les, dit-il à l'employé, je suis heureux de les avoir là.

Aussitôt les poilus de faire fête à ce voyageur si gentil :

— T'es un bon vieux ! T'es pas fier !

Le général riait, riait, puis, tourné vers notre confrère, prononça doucement :

— Vous allez jusqu'à Paris ?

— Oui, mon général, répondit le reporter.

Les pauvres poilus ne sont pas revenus de leur ahurissement, au moins avant cent kilomètres.

Voici un bien bel exemple que vient de donner le conseil d'arrondissement de Beaune :

A l'unanimité, il a témoigné sa respectueuse admiration aux femmes de mobilisés, cultivatrices et vigneronnes, qui font si vaillamment leur devoir ; et les proclamant dignes descendantes de la vieille race bourguignonne, il a reconnu que ces femmes luttent contre les difficultés avec autant d'intériorité que leurs maris contre les Boches.

Nous ne doutons pas que tous les conseils d'arrondissement de France, s'ils regardent autour d'eux, ne trouvent des femmes aussi méritantes que les femmes de Bourgogne : partout les hommes sont partis, et cependant partout les grappes et le blé ont continué de mûrir : cela ne s'est pas fait tout seul. Au reste, ce qui, en France, frappe le plus les soldats anglais, c'est l'admirable courage des travailleuses de la campagne. Si donc tous nos conseils d'arrondissement, imitant celui de Beaune, votaient une motion reconnaissant le courage féminin, les femmes de Bretagne, de Normandie, de Gascogne, auraient leur récompense aussi ; et, d'un bout à l'autre du territoire, nous aurions la légitime fierté de voir nos femmes, nos sœurs, nos mères, « citées à l'ordre du jour ».

En outre, ces documents seraient d'une aide précieuse à ceux qui, après la guerre, écriraient — non point l'histoire du féminisme — mais de la France tout court.

Il n'y a donc qu'à souhaiter que ce juste hommage aux « femmes de la guerre », encore isolé, se généralise.

Pauvre Duse ! Ces dernières années n'auront pas été heureuses. La mélancolie, la maladie, auront mis une triste couronne sur son front plus pâle, et un peu plus de fièvre dans ses yeux magnifiques.

Du jour où on la porta, dans son berceau de verre, sur les fonts baptismaux de la petite église de Vigevano, au soir où elle se retira, un peu désabusée, de la scène et de la vie, que d'enthousiasmes et de désespoirs !

C'est à Vienne qu'elle débuta : elle jouait la *Femina ideale*, de Marco Praga. La salle était presque vide, la pièce était nouvelle et l'auteur encore inconnu.

Dans une loge, un homme aux yeux perçants, au nez busqué, aux cheveux et aux favoris en tempête, regardait cependant la scène avec une attention croissante.

A la fin du second acte, il s'écria :

— Voilà une femme ! Voilà une artiste ! Voilà de la vie ! Il y a, dans ce corps et dans ce cerveau, une source qui jaillira en flots de cristal et éclaboussera la scène de beautés pendant de longues années...

Ainsi Wagner s'enthousiasmait-il sur la Duse débutante...

Un autographe de M. Millerat, secrétaire du syndicat de la couture, vient d'atteindre, dans une petite vente très parisienne, la somme... fabuleuse de cinquante-deux francs.

Ce sont des dames particulièrement élégantes qui ont fait monter les enchères, et l'on peut se demander la raison de cet engouement. Car M. Millerat, secrétaire du syndicat de la couture, représente les intérêts des mininettes grévistes... et le pire danger pour nos mondaines ! Il peut les priver de robes pendant plusieurs mois ; et si les Parisiennes n'en changeaient pas tous les quinze jours qu'advient-il, Seigneur ! Quel cataclysme !

Il n'en est pas moins vrai que, loin de boudier M. Millerat, ces dames le « gobent » au point de payer cinquante-deux francs quelques insignifiantes lignes de lui.

« Et s'il me plaît d'être battue ! », a dit Molière déjà !

Le Veilleur.

LES ALLEMANDS EN ECHEC

Leurs attaques échouent devant Verdun et leurs plans échouent sur tous les fronts

La bataille qui faisait rage devant Verdun depuis huit jours paraît s'être apaisée. L'ennemi n'y a obtenu aucun des résultats qu'il cherchait. Il n'est pas parvenu à approcher davantage du fort de Souville, comme c'était son intention manifeste. Devant l'ouvrage de Thiaumont, la situation est redevenue ce qu'elle était avant ces furieux combats. Partout ailleurs, c'est nous qui avons accompli des progrès, notamment au village de Fleury, qui est presque entièrement repassé en notre pouvoir. Il faut maintenant que les Allemands ramènent à l'arrière leurs unités décimées et les remplacent par des troupes fraîches, s'ils peuvent en amener encore, avant de recommencer l'opération sur nouveaux frais.

Aujourd'hui que les armées de l'Entente ont, l'une après l'autre, pris l'offensive selon un plan concerté, et que cet accord a commencé à produire ses effets, on comprend mieux pourquoi nos ennemis se sont hâtés de nous attaquer au printemps de cette année. Ils ont voulu prévenir l'exécution de nos projets, soit par une défaite grave, soit par une fatigue de nos armées qui les rendrait impropres à l'attaque.

L'offensive allemande contre Verdun devait rompre le front français ou, tout au moins, épuiser l'armée française. L'offensive autrichienne dans le Trentin devait envahir l'Italie ou, tout au moins, écraser son armée. Quant à la Russie, on estimait superflu de s'occuper d'elle, tant il paraissait avéré qu'elle n'avait plus ni armes ni soldats dignes de ce nom.

Tous ces calculs ont été déjoués l'un après l'autre. La Russie, la première, a porté à l'Autriche des coups inattendus. La Bukovine a été conquise, la Galicie envahie, la Volhynie reprise, et les Allemands appelés à l'aide n'ont su, jusqu'ici, que partager la défaite.

Verdun a résisté, et l'offensive de la Somme a commencé avant que les Allemands aient pu en venir à bout, si bien qu'aujourd'hui ils se trouvent obligés ou d'abandonner honteusement l'entreprise, ou de diviser leurs forces.

L'offensive autrichienne n'a pas donné les résultats rapides qu'on en attendait. Les revers sur le front russe sont survenus. Il a fallu reculer sous la poussée vigoureuse des Italiens, et, quand rien n'a plus été à craindre de ce côté, ceux-ci ont commencé leur attaque sur l'Isonzo. Les hauteurs devant Monfalcone ont été prises, puis celles qui dominent Gorizia : la place est tombée presque aussitôt. C'est le plateau du Carso qui est forcé à la fois par le nord et le sud, c'est la marche sur Trieste qui commence.

L'année 1916 aura vu la faillite de tous les plans de l'ennemi, le succès des nôtres. Ce sera, sinon l'année de la victoire finale, du moins celle des avantages définitifs.

Jean Villars.

Sur les deux rives du Dniester, les Russes ont continué à progresser : au nord, ils se sont établis sur la rive occidentale du Koropetz depuis le sud de Monasterjiska jusqu'au Dniester et ont poussé le long de ce fleuve jusqu'au pont du chemin de fer près de Nijniov ; au sud, ils ont dépassé Tysmynitza jusqu'à la gare de Khripline, où convergent les voies ferrées de Nadvorna, de Kolomea et de Buczacz, à 20 kilomètres à peine de Stanislaw. — J. V.

ETATS-UNIS ET ALLEMAGNE

Une triste épave qui revient sur l'eau

WASHINGTON, 10 août. — L'Allemagne a autorisé les Etats-Unis à publier la dernière note sur la *Lusitania*, que le comte Bernstorff présenta le 16 février de cette année. On en conclut que la note sera acceptée.

La note ne vise que les principes de l'annaire ; elle ne fait pas allusion à la somme que l'Allemagne paiera comme indemnité et ne précise ni quand, ni comment, le montant de la somme sera fixé.

La note reconnaît les responsabilités de l'Allemagne, promet une réparation par le paiement d'une indemnité, exprime un profond regret pour la mort de citoyens américains, donne des assurances en ce qui concerne la conduite future de l'Allemagne et exprime la disposition de coopérer aux efforts des Etats-Unis pour sauvegarder la liberté des mers.

La prise de Gorizia

DE BEAUX RÉCITS D'UN BEAU FAIT D'ARMES

Les Italiens poursuivent l'armée autrichienne sur la rive gauche de l'Isonzo

ROME, 10 août. — On mande de Vicence à la *Tribuna* :

La marche en avant de l'infanterie italienne au delà de l'Isonzo s'accentue, précédée de raids de cavalerie ; deux mille prisonniers nouveaux ont été faits, et nous avons capturé un important matériel de guerre.

On mande d'Udine au *Giornale d'Italia* :

L'armée du duc d'Aoste, passée sur la rive gauche de l'Isonzo, continue son action, infligeant à l'ennemi des pertes très lourdes, surtout en prisonniers.

La ligne autrichienne de l'Isonzo depuis le sud de Tolmino jusqu'à la mer est entièrement en notre possession. Notre infanterie et notre artillerie ont montré un élan et une résistance admirables.

CE QU'ON A PU VOIR DES PENTES DU SABOTINO

Un de nos plus brillants confrères, actuellement mobilisé sur le front italien, trace des combats devant Gorizia l'éloquent tableau que voici :

Du front italien, 10 août.

...Nous en avons assez vu des tranchées austro-hongroises. Sortons : nous nous trouvons sur les pentes sud du Sabotino, au milieu de ce qui fut un bois de chênes. Le feu des artileries a brûlé les feuilles, haché les troncs des arbres. La vue est libre. On comprend que les communiqués italiens aient défini le Sabotino : la tête de pont de Gorizia. D'ici on domine toute la bataille.

Il semble qu'en remontant des tranchées, nous ayons quitté les sombres couloirs de la guerre. Devant nous, c'est le spectacle auquel on a peine à croire, le spectacle d'une bataille rangée, d'une bataille classique, d'une bataille hors des tranchées, d'une bataille où l'on suit l'avance régulière de l'infanterie.

« Nous manœuvrons, crie joyeusement un général de brigade qui passe ; regardez du côté de Podgora comme nous les avons encerclés. »

En effet, là-bas, au sud, s'élancent en ce moment vers Podgora, qu'ils ont lournée et séparée de l'armée autrichienne, les fantassins italiens. La dernière citadelle de l'ennemi, sur la rive droite de l'Isonzo, est enlevée. Il est 10 heures du matin.

« Comme à la parade », nous jette avec un accent de triomphe le général qui s'éloigne.

En d'autres temps, le paysage suffirait à susciter l'enthousiasme. Vers le sud montent et descendent sans fin les vagues des monts et des collines : les sommets se couronnent de villages plus beaux d'être en ruines. Au sud-est les quatre cimes du mont San Michele conquises avant-hier ferment orgueilleusement l'horizon. A nos pieds, entre deux rives étroites et profondes, coulent les eaux vertes de l'Isonzo, qui, plus loin, s'élargit en un lac éclatant, et de l'autre côté du fleuve, au milieu d'une large plaine, que bordent à l'est des montagnes encore autrichiennes, Gorizia, « la perle de l'Isonzo », Gorizia, pour laquelle toute l'Italie tremble à cette heure de fièvre et d'espoir. Gorizia presque intacte et dont les maisons blanches semblent sourire sous les toits rouges émerge tout entière au soleil.

La bataille la respecte. L'armée italienne qui, depuis un an, caresse d'avance sa conquête et qui en est sûre aujourd'hui, veut gagner Gorizia sans la détruire. Mais une ceinture de feu entoure la ville. Sur le monticule d'où elle fait vainement mine de protéger les demeures, la citadelle appa-

rait et disparaît dans la fumée des obus. La gare à laquelle aboutissent les lignes autrichiennes est en flammes, quelques usines dans lesquelles se dissimulent les batteries sont atteintes ; les deux artilleries soulèvent d'une rive à l'autre et de la plaine au sommet des chaînes de volcans. On reconnaît les shrapnells italiens à leur fumée blanche ; les autrichiens à leur fumée rousse ; des



orbes noirs marquent la place où tombent les obus lourds, et au milieu de l'immense bruissement des projectiles et du tonnerre des éclatements, Gorizia, par un étonnant prodige, continue d'apparaître comme une île de paix et de silence.

C'est vers elle que tend toute cette armée dont les premiers éléments, dans ce début d'après-midi, commencent le passage de l'Isonzo, tandis que le long de la rive droite les fantassins italiens se déploient en tirailleurs. Tous les sentiers qui vont à l'Isonzo amènent des régiments. Bien que les hommes se suivent en file indienne, il est impossible par ce cruel été de les dissimuler. L'artillerie autrichienne essaye de les arrêter en vain. Leur mouvement continue pendant des heures, lent, régulier. Parfois, sous l'obus trop précis, la colonne s'écarte un peu à droite, un peu à gauche, mais la marche ne s'interrompt pas. On dirait des affluents qui coulent vers le fleuve.

Soudain, l'artillerie autrichienne qui tirait un peu au hasard sur toute la rive droite l'abandonne, concentre son feu, tout son feu, sur



l'Isonzo d'où s'élèvent sans cesse, plus haut que les hautes berges, des trombes d'eau. Le crépitement irrégulier des fusils et mécanique des mitrailleuses se mêle à ce feu d'artillerie nouveau. La résistance et l'attaque se localisent : C'est le moment où la brigade Casale et la brigade Pavie, (car en Italie les brigades portent toutes un nom) entrent dans l'eau pour passer le fleuve à gué et atteindre la rive opposée. Il est 14 h. 30.

Un accident de terrain nous cache ce coin du combat. Nous verrons seulement une demi-heure plus tard des shrapnells autrichiens tomber sur la rive gauche, au seuil même de Gorizia. C'est le signe de la victoire.

L'infanterie italienne a passé. A 16 heures les premières patrouilles pénètrent dans la ville. Les Autrichiens évacuent en hâte pour échapper à la cavalerie italienne qui, à la fin du jour, se répand autour de Gorizia, couvre la plaine, atteint aux premières heures de la nuit quelques collines de l'est, pénètre dans la vallée du Vipacco, à la poursuite des Autrichiens en retraite.

Ce matin, 9 août, l'armée italienne a pris complètement possession de la ville. L'Italie vient de vivre trois journées qui comptent parmi les plus nobles de son histoire. A la conquête du Frioul, elle ajoute aujourd'hui celle du comté de Gorizia.

Après la période de l'Italie une, a commencé la période de la plus grande Italie.

LE PASSAGE DE L'ISONZO

Nous empruntons au *Corriere della Sera* ce drame du passage de l'Isonzo par les troupes italiennes :

Vers midi, écrit notre confrère, une attaque italienne plus dense, plus violente, plus furieuse amena nos soldats au sommet du Podgora. Le panorama de Gorizia, avec, au fond, les vertes collines de Saint-Marc et plus loin Vipacco, s'est offert, merveilleux, aux regards étonnés de nos soldats. Ce spectacle inattendu les a fait crier de joie et d'enthousiasme.

Pendant une année ils étaient restés accrochés à peu de distance de cette vision, pris comme sous la corniche d'une muraille, sans voir autre chose que de la terre rouge, de la boue, des arbres déchiquetés, des trous, des tombes, des débris. Et tout d'un coup, la hauteur affreuse disparaissait, le mur cruel s'écroulait, et vers eux, comme un salut, comme une invitation, venait le souffle large du lumineux paysage gorizien !

Les soldats pleuraient de joie et s'embrassaient. Puis, ils se sont précipités vers le fleuve.

Le niveau de l'eau permit de passer le fleuve à gué, avec de l'eau jusqu'à la poitrine, le fusil levé, dans le geste du guerrier arabe.

Nos soldats traversaient en criant et faisaient des efforts inouïs pour se dépasser les uns les autres. C'était à qui arriverait le premier à toucher l'autre rive.

Bientôt la fumée les enveloppa. Les Autrichiens tiraient à shrapnells salve sur salve. Des rafales de balles frappaient l'eau et la constellaient de petits jets blancs. Quelques blessés retournaient, que l'on se passait de main en main.

Le passage de la rivière s'est effectué près des ponts. Les premiers groupes arrivés sur la rive opposée se sont hissés sur le talus de la rive en s'accrochant aux acacias qui la recouvrent et ont ouvert le feu contre les bombardiers autrichiens, qui lançaient des obus lacrymogènes et qui ne tardèrent pas à se rendre, et peu à peu la ligne s'est étendue le long du fleuve.

Des détachements se sont portés à la défense des ponts. Il y a deux ponts rapprochés l'un de l'autre, l'un de pierre qui mène à la route de Lucinico, l'autre de fer sur lequel passe la ligne ferrée. Celui-ci est monumental et déroule vers Gorizia ses arches majestueuses comme un aqueduc.

On peut apercevoir sur ce dernier pont des préparatifs de mines. La première arche est même fendue, mais les dégâts sont si légers qu'ils peuvent être attribués aussi bien à quelques obus italiens tombés pendant l'exécution des tirs de barrage.

A trois heures, nos lignes avancées avaient dépassé la gare et arrivaient aux premières maisons de Gorizia.

La foule manifeste sa reconnaissance devant la demeure de M. Salandra

ROME, 10 août. — Il était juste qu'au cours de ces journées de joie et de victoire, celui qui, durant deux ans, en fut l'artisan ne fût pas oublié. M. Salandra se trouve actuellement à Varese. La population de l'endroit organisa en son honneur une manifestation chaleureuse.

Esplons condamnés en Angleterre

LONDRES, 10 août. (Officiel.) — Le Conseil de guerre de Londres, en juillet dernier, avait jugé deux personnes accusées d'espionnage; il en avait condamné une à mort et l'autre à dix années de servitude pénale.

La condamnation à mort de la première a été commuée en dix années de servitude pénale.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Jeudi 10 Août (739^e jour de la guerre)

15 HEURES.

AU NORD DE LA SOMME, nous avons, au cours de la nuit, accompli des progrès dans la région AU NORD DU BOIS DE HEM et porté à une centaine le nombre des prisonniers faits par nous hier dans cette région. Nous avons, en outre, capturé six mitrailleuses. La pluie et le brouillard gênent les opérations.

AU SUD DE LA SOMME, une reconnaissance allemande, qui tentait d'aborder nos lignes en faisant usage de liquides inflammés, a été dispersée par nos feux A L'OUEST DE VERMANDOVILLERS.

SUR LA RIVE DROITE DE LA MEUSE, bombardement intermittent de LA REGION DE FLEURY ET DE VAUX-CHAPITRE.

DANS LES VOSGES, un coup de main ennemi, précédé d'un bombardement sur un saillant de nos lignes au nord-ouest d'ALT-KIRCH, n'a eu aucun succès et a causé des pertes aux assaillants.

23 HEURES.

En dehors d'une canonnade assez vive AU NORD DE LA SOMME et dans la région de L'OUVRAGE DE THIAUMONT, la journée a été calme sur l'ensemble du front. Le mauvais temps continue à gêner les opérations.

Communiqué britannique

12 HEURES 30.

La nuit dernière a été, en général, plus calme sur notre front. L'ennemi a, toutefois, violemment bombardé nos lignes AU SUD EST DU BOIS DES TRONES.

Nous avons poursuivi notre progression AU NORD-OUEST DE POZIERES et avons pris possession de tous nos objectifs dans ce secteur. Nous sommes en train de les consolider. Nous avons fait, en outre, 72 prisonniers.

Nous avons exécuté un coup de main contre une sape ennemie AU SUD D'ARRAS en infligeant quelques pertes aux Allemands.

Une tentative analogue de l'ennemi contre nos tranchées AU NORD-EST D'HULLUCH n'a eu aucun succès. L'ennemi a fait exploser sans résultat une mine AU SUD DE LOOS.

Communiqué belge

Quelque activité de la part de l'artillerie allemande sur divers points du front belge. Nos batteries ont exécuté des tirs de destruction réussis dans le secteur de Steenstraete et plus au sud.

Le comte Zeppelin opéra lui-même



COMTE ZEPPELIN

LONDRES, 10 août. — D'après une dépêche de Copenhague, le comte Zeppelin se trouvait à bord d'un des dirigeables qui ont pris part au dernier raid sur l'Angleterre.

Raids de bombardement: nos aviateurs lancent 413 projectiles dans les lignes allemandes

Sur le front de la Somme, nos avions ont livré hier quinze combats : un appareil allemand a été abattu entre Herly et Réthovillers; deux autres appareils ennemis ont été contraints d'atterrir après combats dans la région de Comblès.

Dans la journée du 9 août et dans la nuit du 9 au 10, nos escadrilles de bombardement ont effectué les opérations suivantes : 90 obus sur les gares du front Lassigny-Comblès (Somme), 138 obus sur la gare de Dugny, 40 sur celle d'Appilly, 38 sur une batterie en action dans la région de Noyon, 15 sur la gare de Bazancourt (nord-est de Reims), 92 sur les gares de Spincourt, Damvillers et les brousses environnantes (région de Verdun), soit au total 413 projectiles. (Officiel.)

Un hangar de zeppelins bombardé près de Bruxelles

LONDRES, 10 août. (Officiel.) — Hier matin, au point du jour, et malgré un feu violent, des hydravions ont attaqué un hangar de dirigeables allemand à Evèr, près de Bruxelles, et l'ont bombardé avec succès d'une altitude de 200 pieds.

Les aviateurs ont constaté que huit hommes avaient atteint le hangar et ils ont vu d'épaisses colonnes de fumée blanche s'en élever.

Les hydravions sont rentrés indemnes.

Entrepôts militaires allemands incendiés

AMSTERDAM, 10 août. — On mande au *Telegraaf* qu'un grand incendie dans les entrepôts militaires d'Aerschot, en Belgique, a détruit de grandes quantités de matériel de guerre.

Onze aviateurs français et anglais ont survolé samedi, dimanche et lundi le centre et le sud de la Belgique et ont bombardé avec succès les ouvrages militaires allemands.

Les canons anti-avions allemands ont tenté vainement de les repousser.

ROTTERDAM, 10 août. — Dans les journées de samedi, dimanche et lundi une escadrille de onze appareils alliés a effectué avec succès des opérations de bombardement dans la Belgique centrale et méridionale.

Un grand incendie s'est déclaré dans les établissements militaires d'Aerschot. (Radio.)

La participation du Portugal à la guerre et la France

Nous avons été des premiers à annoncer la participation effective du Portugal à la guerre européenne et la décision du gouvernement portugais d'envoyer des contingents importants sur le front occidental. D'après certaines informations, l'Angleterre seule aurait négocié avec Lisbonne les conditions dans lesquelles l'armée portugaise viendrait collaborer avec les armées des Alliés. En réalité, c'est d'accord également avec Londres et avec Paris qu'a été prise cette résolution, conforme d'ailleurs à l'état de guerre qui existe entre le Portugal et l'Allemagne.

Les excellentes relations et les sympathies qui existent entre les gouvernements des deux Républiques, jointes à de très anciennes traditions d'amitié entre les deux pays, ont été pour beaucoup dans ce résultat. Et c'est ainsi que l'on verra, dans la fraternité d'armes des Portugais, des Anglais et des nôtres, s'affirmer les liens intimes qui réunissent les trois nations.

NE SEVREZ PAS VOS BÉBÉS

pendant l'époque des grandes chaleurs, ce qui peut sérieusement compromettre leur santé. Cependant si vous ne pouvez pas éviter cet inconvénient, les troubles gastriques et intestinaux, qui en sont ordinairement la suite, peuvent être évités facilement en nourrissant votre bébé avec la FARINE LACTÉE NESTLÉ le meilleur succédané du lait maternel. La préparation d'un repas de Nestlé se fait simplement à l'eau, sans adjonction de lait, ni de sucre.

Nous rappelons à nos abonnés que toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande d'abonnement et de 50 centimes pour tous frais. Il ne pourra être fait droit qu'aux demandes présentées dans les conditions ci-dessus.

DERNIÈRE HEURE

APRÈS LA VICTOIRE

Un télégramme du président de la République
au roi d'Italie

Le président de la République a adressé à Sa Majesté le roi d'Italie le télégramme suivant :

Le président de la République à Sa Majesté le roi d'Italie, au grand quartier général italien.

J'ai appris aujourd'hui, dans une ville d'Alsace reconquise par les troupes françaises, la prise de Gorizia par les troupes italiennes, et les acclamations des populations délivrées par nos armées m'ont permis de mieux comprendre encore la joie des Italiens affranchis par la victoire de leurs frères.

Je prie Votre Majesté de recevoir mes chaleureuses félicitations pour le magnifique succès de sa brillante armée.

Les télégrammes de félicitations

ROME, 10 août. — Aussitôt qu'il a reçu la nouvelle de la prise de Gorizia, le président du Conseil, M. Boselli, a envoyé au roi d'Italie la dépêche suivante :

« Le peuple italien, vibrant d'une joie nationale, se tourne vers son roi qui personnifie la volonté, la gloire et les destinées de la patrie. »

Le roi a répondu :

« Je vous remercie de votre dépêche. Je prends part de tout cœur à la joie nationale à la suite du succès de nos armes, que le pays doit à la bravoure constante de ses braves soldats et à la sagesse de leurs chefs. Salutations cordiales. »

M. Boselli a envoyé au général Cadorna la dépêche suivante :

« Le gouvernement de l'Italie, qui progresse victorieusement dans son entreprise libératrice, interprète du sentiment national, adresse l'expression de sa très chaude reconnaissance et ses éloges à l'illustre capitaine et à l'admirable et brave armée qui combattent si héroïquement pour les droits de l'Italie et pour le triomphe de la civilisation. »

Le général Cadorna a répondu :

« Les éloges que le gouvernement adresse à l'armée sont reçus avec gratitude, au nom de tous ceux qui sont tombés, par ceux qui depuis plus d'un an combattent avec bravoure et ténacité pour la revendication des droits de l'Italie et pour la cause de la civilisation. »

M. Boselli a également envoyé la dépêche suivante au duc d'Aoste, commandant la troisième armée :

« A Votre Altesse Royale, capitaine admiré et vaillant, et à vos soldats victorieux, la patrie italienne envoie ses applaudissements fervents. »

Le duc d'Aoste a répondu :

« A mes braves et victorieux soldats reviennent les applaudissements et la satisfaction de la mère-patrie. »

« A moi, Italien et prince de Savoie, revient l'honneur et le bonheur de les conduire à l'accomplissement de la destinée de l'Italie. »

« Je vous remercie cordialement en leur nom. »

Un vapeur autrichien est torpillé dans le port de Durazzo

ROME, 9 août. — Dans la nuit du 1^{er} au 2 août, des navires légers italiens, évitant les nouvelles défenses fixes préparées par l'ennemi après les événements précédents, sont parvenus à pénétrer de nouveau dans le port de Durazzo et y ont torpillé un vapeur.

Le 2 août au matin des destroyers français et italiens se trouvant en croisière ont été chargés d'attaquer des torpilleurs autrichiens qui, à l'aube, avaient canonné quelques localités non défendues sur la côte des Pouilles.

Le détachement ennemi, qui était composé de quatre destroyers protégés par le croiseur *Aspern*, a été poursuivi et canonné jusque dans la zone balnée par les forêts de Cattaro où il s'est réfugié.

Malgré la supériorité numérique de l'ennemi, les bâtiments français et italiens n'ont subi aucun dommage.

Les progrès des Russes dans la direction de Stanislau

PÉTROGRAD, 9 août. — Communiqué du soir du grand état-major :

Sur la rivière Koropietz, nos troupes ayant passé sur la rive droite ont refoulé l'adversaire et se sont emparées d'une série de hauteurs dans la région à l'ouest de Velosniouf et dans la direction du sud jusqu'au pont sur le Dniester du chemin de fer de Mijiauf à Monasterijska.

En de repliant, l'ennemi a endommagé le pont. L'adversaire a déclenché sur ce point deux contre-attaques que nous avons repoussées. Reprenant ensuite nous-mêmes l'offensive, nous avons fait prisonniers 5 officiers et 111 soldats, avec des mitrailleuses et un canon.

Dans la région de la ville de Tysmenitza, nos avant-gardes ont avancé quelque peu à l'ouest dans la direction de Stanislavof.

PÉTROGRAD, 10 août. — Communiqué de l'après-midi du grand état-major :

Nos troupes, qui tiennent la rive droite du Kortpiss, continuent leurs succès : elles se sont rapprochées du chemin de fer de Monasterijska-Nizniou et vers l'embouchure de la Zlota Lipa.

Près de Tysmenitza, nos troupes poursuivent l'ennemi, qui se retire en plein désordre.

Elles avancent vers le nord et vers l'ouest, occupant, dans la section occidentale, la rive droite du fleuve Bystriza, à la ligne des villages Nadvornia-Nihalavov, de la station Chriplina, qui représente le nord de chemins de fer occupé par nous ; l'ennemi a fait sauter le pont sud de la rivière.

Dans la région de Vorocky et des fleuves Balyi-Tcheremach et Sontyava, nos troupes ont avancé de quelques verstes.

Dans la mer Baltique, le 27 juillet, combats sérieux entre deux de nos hydravions et trois appareils ennemis.

Le lieutenant Garkorenk atteignant l'ennemi, la fusillade et les mitrailleuses ont obligé les hydravions allemands à atterrir sur la rive.

Nous n'avons pas de pertes.

FRONT DU CAUCASE

Les attaques des Turcs à l'ouest de Gamsch-Khané ont été repoussées ; des combats violents vers le nord de la ligne Mouch-Bittis continuent.

Les pertes de l'armée allemande

AMSTERDAM, 10 août. — L'état-major allemand a publié, jusqu'au 1^{er} août 1916, 1,071 listes de pertes pour l'armée et la marine. Il est à remarquer qu'entre la constatation des pertes et leur publication s'écoule un délai d'au moins un mois, nécessaire à la centralisation des renseignements.

Les listes arrêtées au 1^{er} août donnent donc le total des pertes jusqu'au 1^{er} juillet, tout au plus. De nombreux renseignements concordent à montrer que les listes publiées sont incomplètes.

Les totaux des pertes publiées, c'est-à-dire des pertes constatées et avancées jusqu'au 1^{er} juillet, sont les suivants :

Tués, 793.832 ; blessés, 1.970.716 ; disparus, 389.004 ; pertes totales : 3.153.552.

Marine : tués, 9.024 ; blessés, 11.274 ; disparus, 17.124 ; total : 37.419.

Les pertes en officiers publiées jusqu'au 1^{er} août sont :

Tués, 24.723 ; blessés, 47.600 ; disparus, 1.231 ; total : 76.557.

L'espionnage allemand en Suède

LONDRES, 10 août. — Un télégramme de Stockholm au *Morning Post* rapporte qu'un vapeur en flammes a été signalé hier dans le golfe de Bothnie, mais qu'on ne sait pas encore s'il s'agit du bateau suédois *Vera* ou d'une nouvelle victime des raids sous-marins.

On affirme que les navires allemands sont informés par des agents répandus dans les ports de la Baltique de tous les mouvements des vapeurs suédois, et ainsi s'explique que la chasse donnée à quatre d'entre eux ait pu si rapidement s'organiser.

Le patron d'un bateau suédois, à destination de la Russie, rapporte que sur la côte sud de la Suède il a été poursuivi par un chalutier allemand armé qui l'a serré de si près contre le rivage qu'à peine l'équipage a-t-il eu le temps de sauter à terre.

Le patron suédois a parfaitement reconnu dans le patron allemand un individu qui, sur le quai de Copenhague, avait attentivement surveillé le chargement de son bateau. (Radio.)

Le haut commandement autrichien était composé d'incapables

Hindenburg et l'empereur François-Joseph sont d'accord là-dessus.

ZURICH, 10 août. — Un diplomate de carrière qui porte un des plus grands noms de l'aristocratie magyare vient d'arriver à Zurich. Il a fait à une haute personnalité de la colonie allemande des confidences très intéressantes sur les répercussions que les dernières victoires italiennes et russes produisent sur les empires centraux.

« Un grand conseil de guerre s'est réuni dernièrement, a-t-il déclaré ; Guillaume II, entouré de ses principaux conseillers, y rencontra l'archiduc héritier d'Autriche et les principaux généraux autrichiens et examina avec eux la situation. On pense bien qu'il a plutôt donné des ordres que sollicité des avis. »

« L'heure est assez grave d'ailleurs pour que tout ménagement soit aboli. Il faut en convenir, le haut commandement autrichien s'est montré au-dessous de sa tâche. Par sa faute, la situation des empires centraux est bien près de devenir critique. Ni l'Allemagne à laquelle incombe la direction suprême de la guerre, ni la Hongrie qui est directement menacée par l'invasion russe ne peuvent admettre que les incapables soient à même de persévérer dans leurs anciens errements. »

« L'empereur François-Joseph s'est plié à l'évidence lorsqu'il a accepté sans résistance et même avec satisfaction la nomination du maréchal de Hindenburg comme généralissime des armées opérant sur le front oriental. »

« Mais l'archiduc héritier et la clique des généraux de cour rongent leur frein et protestent. Le maréchal Hindenburg a déclaré sans ambage à ces messieurs que le temps était passé où les incapables avaient voix au chapitre. Du reste, en acceptant la charge de chef des armées austro-allemandes, le grand maréchal a déclaré : « L'Empereur m'a désigné, tous doivent s'incliner. »

« Comme on lui demandait s'il avait confiance dans le prochain conseil de guerre qu'il annonçait et dans la prochaine initiative de Hindenburg, le diplomate magyar répondit : « La situation est critique, je le répète. Cependant, si, comme il semble, on est décidé à tout changer dans le haut commandement et à n'avoir d'égard pour personne, peut-être l'espoir serait-il encore permis. » (Radio.)

EN AFRIQUE ORIENTALE

Les Belges continuent à refouler les Allemands

LE HAVRE, 10 août. — Communiqué officiel belge des colonies.

Le général Tombour télégraphie que les Allemands ont été fortement épuisés dans les combats des 3 et 14 juillet ; leurs pertes, tant en blessés que tués, dépassent 300 hommes ; ils ont en outre perdu 96 prisonniers.

Après l'affaire du 11 juillet, où l'ennemi avait engagé le gros de ses forces, il précipita sa retraite vers Saint-Michaël, abandonnant sous la pression de la brigade Molitor des positions organisées dans la région de Maria Hilf.

Des derniers rapports reçus, il résulte que l'occupation par la brigade Olson d'Oudji et du terminus du chemin de fer central annoncée par le communiqué du 3 août a été effectuée le 29 juillet.

Le nord-ouest de la colonie allemande est libre de toutes forces ennemies ; ces dernières opèrent leur retraite dans la direction générale de Tabora ; elles sont suivies de près par les colonnes belges.

NOUVELLES ET DÉPÊCHES

— Dimanche dernier, on a célébré, à Massevaux, le deuxième anniversaire de l'entrée des Français en Alsace.

— Des orages très violents, accompagnés de formidables coups de tonnerre, se sont déchaînés sur Montauban.

— Le vapeur espagnol *Ganekegalla-Mendi*, 3.000 tonnes, du port de Bilbao, a été coulé par un sous-marin autrichien. L'équipage, composé de vingt-quatre hommes, a débarqué hier à Port-Vendres dans deux embarcations du bord.

— Il se pourrait que le successeur de M. Henderson, au ministère de l'Instruction publique d'Angleterre soit Lord Crewe, qui est le président d'une des commissions de la réforme de l'enseignement récemment nommées par le gouvernement.

— Hier soir, à Gallanza, de 17 à 19 heures, MM. Arlotto et de Nava ont eu avec M. Hunneiman leur première conférence relative à l'examen des problèmes économiques qui intéressent les deux pays.

L'irrésistible manœuvre des Russes en Galicie

MUNIS DE LEURS MASQUES LES SOLDATS RUSSES ÉCOUTENT LA MESSE AVANT L'ATTAQUE



L'ARCHIDUC FRÉDÉRIC PASSE UN RÉGIMENT EN REVUE



L'ÉVACUATION D'UN BLESSÉ RUSSE

Tandis que du côté italien les troupes austro-hongroises subissaient le lourd échec qui leur coûta Gorizia, sur le front russe elles ployaient encore devant l'armée du général Letchisky dont les avant-gardes sont aux portes de Stanislau. Cette ville peut être prise sous peu de jours. Par ailleurs, les armées Tcherbatcheff et Sakharoff développent une manœuvre concentrique dont l'objectif est Lemberg.

Après la grande victoire italienne de Gorizia



LE ROI (1) ET LE DUC D'AOSTE (2) SUIVENT UNE ATTAQUE DEVANT GORIZIA



UNE GROSSE PIÈCE EN POSITION



LE CHATEAU DE GORIZIA



UNE COLONNE DE PRISONNIERS AUTRICHIENS

Plus de 10.000 prisonniers, un butin immense, les troupes italiennes foulant le sol d'une cité longtemps convoitée, Gorizia prise : telles sont les brillantes nouvelles qui, prévues avant-hier, se confirmèrent hier matin par le communiqué officiel du général Cadorna. L'armée à qui revient l'honneur d'avoir modifié en Gorizia le nom usurpé de Goritz est commandée par le duc d'Aoste, cousin du roi Victor-Emmanuel.

EN MACÉDOINE

La rentrée en scène
de l'armée serbe

Un correspondant spécial de Bouter auprès des forces britanniques à Salonique :

Des engagements ont déjà eu lieu entre les Serbes et les Bulgares, qui ont dû causer une désagréable surprise à ces derniers. Les Bulgares se sont trouvés en face de troupes parfaitement équipées, pleines d'entrain et de courage et brûlant du désir de se venger de l'ennemi traître. Je viens de visiter le nouveau front serbe en inspectant les positions récemment prises et vivant avec les hommes qui ont combattu. Ils sont remplis d'un immense enthousiasme. Les avantages de la position étaient pour l'ennemi. Profitant de la faiblesse des Grecs, les Bulgares s'étaient avancés d'environ 14 kilomètres en territoire grec et s'étaient emparés des importantes positions stratégiques de la chaîne de montagnes qui se dressent abruptes au nord de la plaine de Voden. Cette plaine est bordée au nord par une série de collines dont la hauteur varie de 5.000 à 9.000 pieds.

Le 23 juillet, les Serbes s'avancèrent constatant que les Bulgares étaient descendus dans la plaine et occupaient les villages au pied des collines. La première rencontre se produisit à Shorska, où les Bulgares furent attaqués par de l'infanterie serbe, qui réussit à repousser l'ennemi au delà de la première crête de la colline de Shorska. Le lendemain, l'ennemi contre-attaqua. Le 26 juillet, un autre engagement eut lieu à trois milles plus à l'ouest, à la suite duquel les Serbes se sont établis sur les pentes de la colline Vtchernik.

L'effet de ces engagements a été de mettre les Serbes en possession de points stratégiques appréciables. Les pertes bulgares furent sévères. La confiance des Serbes forme un contraste frappant avec le moral des Bulgares, chez qui se produisent des désertions. Le jour de notre arrivée un poste avancé bulgare, composé de sept hommes, a entièrement déserté. Laissant leurs fusils en arrière, ces soldats descendirent dans la plaine et s'approchèrent de l'un des camps serbes, mais entendant des voix parlant serbe où, selon toute apparence, ils avaient espéré trouver un poste français, tous s'enfuirent, à l'exception d'un caporal qui se rendit et fut bien accueilli. De la colline de Kovil, nous avons pu distinguer les principales positions bulgares. Nous pouvons voir les hommes travaillant févreusement aux terrassements derrière Vtchernik.

Un soldat serbe avait eu une remarquable aventure au cours du dernier combat. Blessé, il avait été abandonné sur un point avancé. Quand les Bulgares le découvrirent, l'un d'eux lui dit : « Si vous êtes Français vous serez épargné. » Mais, s'apercevant qu'il était Serbe, il le frappa avec la crosse de son fusil et le malheureux soldat serbe perdit connaissance. Ayant repris plus tard ses sens, il vit un officier bulgare penché sur lui qui le traita humainement, mais les Serbes, étant revenus, il fut en ce moment transporté en lieu sûr. Fait digne d'être noté : il existe des relations amicales entre les Serbes et la population locale. Cette dernière les aide à construire les routes, à transporter les vivres, etc. Quelques-uns des habitants du district sont moins bien disposés.

Le président de la République
visite une œuvre de bienfaisance

Le président de la République et Mme Raymond Poincaré ont visité hier l'œuvre du *Phare de France*, fondée pour venir en aide aux aveugles de la guerre. Ils ont été reçus par l'ambassadeur des Etats-Unis, M. Sharp, entouré de miss Winifred Holt, présidente du Comité français-américain pour les aveugles, directrice de l'œuvre, de M. Ernest Mallet, regent de la Banque de France, trésorier, et de M. John Ridgely Carter, secrétaire du Comité.

M. Raymond Poincaré, après avoir visité les ateliers et les salles, s'est fait présenter les officiers aveugles, actuellement en résidence au *Phare*. Il leur a exprimé toute l'admiration de la France et des Alliés et a ensuite félicité vivement le comité de l'œuvre, pour l'assistance si utile et si touchante qu'il donne à nos blessés.

La mise en sursis d'appel des auxiliaires
appartenant au corps enseignant

On nous communique la note suivante :

« Les renseignements inexactes ont été publiés à plusieurs reprises sur la mise en sursis d'appel de certaines catégories de mobilisés appartenant au personnel enseignant. D'une part, il n'a jamais été question que de la mise en sursis de ceux qui appartiennent à la fois à la H. A. T. et à l'auxiliaire. D'autre part, cette mesure, bien que limitée, soulève au point de vue militaire des plus sérieuses objections. »

L'ASSASSINAT DU CAPITAINE FRYATT

La protestation
du gouvernement anglais

Nous avons annoncé hier en seconde édition que le gouvernement britannique avait prié l'ambassadeur des Etats-Unis à Berlin de bien vouloir transmettre au cabinet allemand une protestation formelle contre l'exécution du capitaine Fryatt qui constitue un assassinat judiciaire d'un sujet britannique prisonnier de guerre, commis en violation du droit des gens et des usages de la guerre.

Le document diplomatique dit en substance que les premiers renseignements parvenus au gouvernement britannique montrent que le procès du capitaine se fit dans des conditions qui sont de nature à ternir le plus gravement possible l'honneur des autorités allemandes. Celles-ci savaient parfaitement que leur acte était injustifiable et elles désiraient vivement que le fait accompli se produisît avant l'explosion de légitime indignation que la condamnation devait nécessairement soulever en Grande-Bretagne.

Ce qui le prouve suffisamment, dit le vicomte Grey, c'est que :

1° Les autorités allemandes s'arrangèrent pour que l'ambassade des Etats-Unis n'ait pas le temps de faire des démarches utiles en faveur du capitaine;

2° Les autorités allemandes choisirent elles-mêmes l'officier chargé de la défense de l'accusé, au lieu d'en laisser le choix à l'ambassade des Etats-Unis;

3° Les mêmes autorités pressèrent le procès avec une hâte inconvenante;

4° Elles firent exécuter la sentence avec la même hâte.

Le vicomte Grey dit ensuite que le prétexte invoqué par le gouvernement allemand pour justifier cette hâte, à savoir qu'il était impossible de retenir plus longtemps les officiers et l'équipage du sous-marin dont les témoignages étaient de la plus haute importance, est un prétexte sans précédent, étant données les circonstances soumises au tribunal.

Le fait que la grave nouvelle de l'exécution du capitaine fut communiquée le 28 juillet seulement, verbalement, à l'ambassade des Etats-Unis, ne peut être interprété que comme une manifestation de la répugnance des autorités allemandes à faire connaître officiellement leur manière d'agir à l'ambassade des Etats-Unis.

Le vicomte Grey prie donc l'ambassadeur des Etats-Unis de demander au ministère des Affaires étrangères d'Allemagne :

- 1° Copie du verdict du conseil de guerre;
- 2° Comment le conseil de guerre fut constitué;
- 3° Quelles personnes le composaient;
- 4° L'argumentation du défenseur;
- 5° Quels témoins à charge et à décharge furent entendus?

TRIBUNAUX

Jeunes postiers voleurs

Quatre jeunes gens de dix-huit à vingt ans, employés à la relève des boîtes aux lettres du quartier de la gare Saint-Lazare, profitaient de la mission qui leur était confiée pour examiner, par transparence, les enveloppes et dérober celles renfermant des billets de banque de 5 ou 20 francs. Ils opéraient en pleine rue sans souci de la moindre prudence : aussi ne tardèrent-ils pas à être pincés.

Sévèrement admonestés par le président de la huitième chambre, les gendarmes ont été condamnés à deux à six mois de prison avec sursis, les deux autres à dix mois.

La bande des "As de Pique"

RENNES, 10 août. — La cour d'assises a rendu l'arrêt suivant dans l'affaire de la bande dite des « As de Pique », association de malfaiteurs qui s'étaient fait une spécialité de dévaliser les magasins de bijoutiers. Il y avait neuf accusés, dont deux femmes.

Alfred May, déclaré non coupable, est acquitté; René Arthur est condamné à cinq ans de prison et cinq ans d'interdiction de séjour; Fernand Bladin à cinq ans de prison et cinq ans d'interdiction de séjour; Gabriel Colnard à cinq ans de prison; Alfred Delvaux est acquitté, ayant agi sans discernement; Fernand May est condamné à quatre ans de prison et à cinq ans d'interdiction de séjour; Henri Gris à deux ans de prison; Germaine Ponceau à quinze mois de prison, et Mathilde Hocrefière à treize mois de prison.

LA VIE ECONOMIQUE

LA VENTE DU SUCRE

La Chambre syndicale des sucres a reçu les nouvelles instructions suivantes du service du ravitaillement, applicables dès à présent :

1° Le nombre maximum de quintaux de sucre blanc à attribuer à chaque client ne pourra désormais dépasser 10 quintaux journalièrement.

Il n'est rien modifié en ce qui concerne les sucres roux;

2° Aucune demande de sucre blanc faite par les distillateurs-liquoristes ne devra plus être acceptée; des sucres roux seuls pourront être attribués à ces industriels;

3° Les épiciers du département de Seine-et-Oise cesseront de participer à la répartition au même titre que ceux du département de la Seine déjà exclus;

4° Les feuilles journalières de déclarations d'attributions à la clientèle devront toujours indiquer la profession, la ville et le département du client servi.

Apprenez rapidement

chez vous la Comptabilité, la Sténographie, etc. Demandez programme gratuit aux Etablissements

JAMET-BUFFEREAU, 26, R. de Rivoli, Paris. Succursales : NANCY, BORDEAUX, MARSEILLE.

Les maires de Pau, Bayonne et Biarritz à Saint-Sébastien



Les maires de Pau, Bayonne et Biarritz, accompagnés de deux conseillers de ces trois municipalités, viennent d'être reçus à Saint-Sébastien par le Conseil municipal de cette ville. Ce cliché a été pris à l'issue de cette visite de courtoisie au moment où MM. DE LASSENCE, maire de Pau (4), GIBART, maire de Bayonne (5), FONSANS, maire de Biarritz (6) et CAGGIA, préfet des Basses-Pyrénées (1) quittent la Maison consistoriale en compagnie de M. LOPEZ MONIS (2), gouverneur civil, et de M. JOAQUIM INCHAURTE, alcade de Saint-Sébastien (3).

LES CONTES D'EXCELSIOR

L'Étoile

Petit Louis n'a pas envie de s'endormir. Ou lui a raconté l'histoire des rois mages... « L'Orient... Qu'est-ce que c'est que cela, papa ? » Alors, il faut expliquer au petit Louis que l'Orient est le troublant pays où commence toute nuit et toute lumière. Et il faut montrer... indiquer du doigt, là-bas, les lointaines forêts, les collines bleues et sombres où commencé le ciel incertain... où s'achèvent les routes humaines... où se lèvent les routes étoilées.

Petit Louis a bien des choses à en dire : « Les étoiles sortent, le soir, de là-bas... dis-tu ? papa... Mais pourquoi sortent-elles ? Elles passent sans doute la journée chez le Bon Dieu, à s'amuser avec les anges ; et, le soir, elles vont dans le Ciel avec leurs petites lumières... Ces petites lumières... c'est pour voir dans les âmes... dis-tu ? papa !... »

« Peut-être... Qu'en savons-nous ? De la terre d'épreuve, nos âmes se lèvent en vain... En vain, elles interrogent le vaste Univers contemplatif... Il reste sourd à nos stériles inquiétudes. O rêves des enfants ! O songes de la pure innocence ! Mieux que nous sans doute vous pouvez chercher dans les cieux les rayons qui nous ont abandonnés... le Dieu si doux qui quitta nos cœurs dévastés !... »

Mais le petit Louis en revient à son idée :

« Pourquoi y avait-il un nègre parmi les trois rois mages ? Est-ce que, lui aussi, ce roi nègre était habillé en traillleur ? C'était-il bien au moins un de ces vrais nègres qui ont tout le temps bon cœur et qui rient tout le temps ?... »

Et le papa répond tant bien que mal à toutes les questions ; il n'écoute qu'à moitié, pendant que l'autre moitié lit le journal. Et des questions enfantines, et des réponses irréfutables, il résulte une étrange histoire : Hérode et Ponce-Pilate y deviennent rois de Prusse. Après tout, c'est une histoire qui en vaut bien une autre. Et le papa explique, au petit Louis, que les pauvres nègres, si méprisés, furent représentés jadis à la grande fête divine, comme ils le sont aujourd'hui dans la sainte épreuve des hommes. C'est pour eux, c'est pour toutes les races douloureuses, c'est pour tous les sacrifiés qui vivaient dans la misère d'ici-bas que le Christ est venu revêtir la tunique douloureuse, la chair qui souffre, l'humble humanité qui pleure... « Mais après cela, ajoute petit Louis, les hommes sont redevenus méchants, et les pauvres nègres ont tous été emmenés en esclavage dans la case de l'Oncle Tom. »

Mais la nuit se fait. Les étoiles sortent du ciel nu et pur. Elles apparaissent comme si elles s'appelaient les unes les autres. De tous les mille sentiers de l'infini, elles arrivent en foule, se rencontrent, élèvent leurs cils d'or et regardent. Et sous les innombrables et attentifs regards du Ciel, petit Louis s'endort dans la quiétude d'ici-bas.

Petit Louis s'est réveillé. Par la fenêtre grande ouverte, soudain, il la voit... la grande étoile d'or, qui guida sur les routes barbares les trois rois mages. Bien loin, bien haut par-dessus les foudres perverses et la terre méchante, l'étoile guida, vers le jeune Rédempteur, les Doux et les Justes. Et la voici, qui retrouve sa route, et scintille dans le haut du ciel ! Sa lueur mouillée tremble, dans l'espace rose, comme une goutte de lumière. Son grave rayon descend sur le petit Louis. Elle l'appelle. Ce soir, ici, comme jadis en Judée, elle sera le guide de la route merveilleuse. Elle conduira les pas de l'enfant. Elle le mènera vers l'humble chaumière où Jésus dormait dans la crèche, ainsi qu'il est montré dans les livres d'images : « Voici la vache ! et l'âne ! Voici la crèche ! et la Vierge qui veille ! et Monseigneur Joseph ! »

Petit Louis s'est habillé tout seul et, furtif, il est sorti sur le chemin.

Jamais l'enfant n'avait encore contemplé tout seul la grande nuit grave. Elle est autour de lui ; un pur silence remplit le monde. Les foudres éternelles brillent dans un ciel plus vivant qu'un être humain. Une lune blonde et meurtrie glisse vers les forêts. Et, sous sa lueur de fleur, le Ciel et la Terre reposent comme un Monde absous.

Petit Louis va son chemin. C'est le vieux chemin misérable où les hommes ont passé. Les haies informes et les buissons fleuris, où dorment les oiseaux, bordent le sentier, qui monte vers la colline. Et en haut de celle-ci il y a la chaumière, un humble toit penché au seuil du ciel, semble-t-il... C'est vers lui que descend la limpide étoile... Partout, dans le ciel

de l'aube, qui rougit sous les rayons encore incertains, les astres s'effacent et rentrent sous la lumière du jour. Soudain, la divine étoile continue d'aller son chemin. Elle brille sur l'humble toit... « C'est là », se dit, tout bas, le petit Louis. Et alors, comme si sa route était terminée et son geste achevé, l'étoile aussi rentra dans le sein de l'aurore. Car ce fut soudain le miracle de la lumière. Le premier rayon de soleil frappa d'un jet, ferme comme une lance, une terre qui semblait aussi neuve, aussi pure que la création du monde.

« Toc ! Toc ! »... C'est le petit Louis qui frappe à la porte de la chaumière. Mais quand le père Fanchette lui eut ouvert la porte, l'enfant fut tout surpris de reconnaître son vieil ami le jardinier.

C'est un bon petit vieux, ce père Fanchette... un petit vieux si cassé et si sec qu'on n'oserait pas l'approcher du feu. Il est petit. Il est menu. Les traits mignons et frêles tiendraient dans le creux de la main. Mais les petits yeux pensifs et clairs ont l'ensemble réfléchi et doux du soir.

« C'est toi ! petit ? fit le vieux sans s'émouvoir. D'où viens-tu comme cela, petit ? Qu'est-ce que tu dis ? Tu cherches Jésus ? Ah !... »

Le vieux, là-dessus, parut pensif et se gratta la tête... Mais le petit Louis réclamait aussi les bêtes.

« Les bêtes ? Oh ! mais ! elles... les voici !... Il n'y a qu'une banquette qui nous sépare. »

Il y avait donc les bêtes. Il y avait l'âne qui tournait doucement sa tête résignée, aux yeux bruns et méditatifs. Il y avait les lapins, qui se capuchonnaient sous leurs langues oreilles en cornets. Il y avait le chien Pataud, tout rond et tout grognon. Il y avait le chat Mascotte, câlin et querelleur. Il y avait les montons, habillés dans leur houppelande, et avec de longues têtes songeuses. Il y avait les pauvres êtres de la terre... Il y avait l'homme misérable !... un vieil homme au cœur touchant et douloureux ! Il y avait l'homme avec ses tendresses meurtries et ses souvenirs déchirants !...

Le petit Louis a déjeuné avec une tasse de lait de « la Biquette ». Puis le vieil homme se coucha sur de la paille fraîche, parmi les bêtes amicales. Et les montons flaireurs, et les lapins monstachés, regardaient dormir l'enfant, qui cherchait maintenant son Jésus dans les songes. Le vieux regardait ce sommeil béni. Du fond des humbles résignations d'ici-bas, l'âme vieillie, l'âme douloureuse, l'âme dans la nuit, retrouvait ses lueurs et reconnaissait son matin.

Gaston Rouppel.

BLOC-NOTES

CORPS DIPLOMATIQUE

S. Exc. M. Geoffroy, ambassadeur de France en Espagne, vient de s'installer à Saint-Sébastien avec le haut personnel de l'ambassade.

BIENFAISANCE

L'Office central des Œuvres de bienfaisance vient de créer une œuvre nouvelle : le *Prêt d'honneur aux aveugles de la guerre*.

Une commission spéciale, présidée par M. Fournier-Sarlovèze, vice-président de l'Office central des Œuvres de bienfaisance, a été formée pour l'examen des demandes et la répartition des fonds.

Les demandes de prêt et les dons peuvent être adressés directement à M. l'administrateur-directeur de l'Office central des Œuvres de bienfaisance, 173, boulevard Saint-Germain, avec la mention « Service du prêt d'honneur aux aveugles de la guerre ».

MARIAGES

A Lisbonne, vient d'être célébré, dans l'intimité, le mariage de *Mlle Suzanne Girard*, avec *M. W. E. Pich*, lieutenant dans l'armée anglaise.

DEUILS

Nous apprenons la mort :

De la *baronne d'Avary*, née Séguin, mère du duc d'Avary et du comte d'Avary, la grand-mère du marquis d'Avary et du comte Bernard d'Avary ;

De *M. Jean Ehard de Naxos*, capitaine de cavalerie, mort à Fontenoy, des suites d'une maladie contractée sur le front, l'aîné de ses fils, lieutenant d'infanterie, est mort pour la France. Le second vient de recevoir la croix de guerre ;

De *M. Jean Buffet*, capitaine d'infanterie, engagé volontaire, mort pour la France âgé de dix-huit ans, fils de M. Jean Buffet, ancien inspecteur des finances, président de la Société française de crédit industriel et de dépôts, et de Mme née Goulet ;

De *M. Maurice de La Motte*, capitaine au 3^e hussards, décoré de la croix de guerre et de la Légion d'honneur, mort pour la France ;

De *M. L. L. L.*, chef d'escadron de cavalerie en retraite, chevalier de la Légion d'honneur, décédé à Nice ;

De *M. Jean Marie*, engagé volontaire, sous-lieutenant de chasseurs à pied, mort pour la France, le 25 juillet, âgé de dix-neuf ans. C'est le troisième petit-fils de M. Keller, l'ancien député d'Alsace, tombé au champ d'honneur ;

De *Mme Marie-Joséphine Lefebvre de Dagon de Pomery*, veuve du docteur Henri Lefebvre, décédée à Paris ;

De *Mme Charles Gruenewald*, mère de Mme Louis Wagner et de Mme Victor Tambourin ;

De *M. Léon Ansel*, sous-lieutenant militaire en retraite, officier de la Légion d'honneur, mort à Oyon ;

De *Mme H. Tournier*, décédée à Paris ;

De *Mlle de Prunelle*, décédée à Lourdes, âgée de quarante-sept ans, fille du marquis de Prunelle et de la marquise née Costa de Beauregard, décédée ;

De *Mme Albert Lamy*, née Marie Auzilly, décédée à Bel-Air, la Meublerie (Indre-et-Loire) ;

De *M. Alphonse Rossi*, décédé à dix-huit ans.

Pour les naissances, mariages, décès, s'adresser à l'Office des Publications, 24, boulevard Poissonnière, Paris. Téléphone Central 22-44 — 9 à 6 h. Tarification de Madrid.

AUTREFOIS

Le Chariot de Thespis au Théâtre de la guerre

« Le théâtre aux armées ! » Ces mots seuls suffisent pour rappeler quelques-unes des scènes les plus pittoresques, les plus piquantes et les plus étonnantes de notre histoire.

Nous distinguons avec un sourire attendri, dans l'éclat le plus pur et le plus éblouissant de leur gloire, certains feux qui viennent de la rampe ; dans l'harmonie le plus sublime en leur honneur, un écho d'orchestre, et, dans la pourpre de leur sang le plus héroïquement répandu, une pointe de rouge.

Voici deux de ces scènes qui se sont jouées. L'une en Belgique, l'autre en Alsace.

Quatre jours après Jemmapes, cette victoire que nos jeunes soldats ont remportée, pieds nus, à jeun, au matin d'une nuit de novembre, en plein marais, la ville de Mons, à quelques kilomètres du champ de bataille, vit arriver la troupe du théâtre de la Nava (présentement, le Palais-Royal), que dirigeait Mlle Montausier. Ces comédiens apportaient aux troupes l'écho de l'enthousiasme parisien. Mlle Montausier, montée sur un affût, drapée dans un manteau, chantait la *Marseillaise*. L'affût que voici fut posée au milieu du camp, sur un poteau :

« Par autorisation du général en chef, la troupe des artistes patriotes, sous la direction de Mlle Montausier, donnera aujourd'hui 10 novembre, devant l'ennemi :

LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

cantate chantée par MM. Ellevion, Gavandan et Lartigue, du Théâtre-Français, à Paris

LA DANSE AUTRICHIENNE

ou

LE MOULIN DE JEMMAPES

ballet arrangé par M. Gallet, auteur du ballet de *Bacchus* à l'Opéra. Rôles principaux : M. Sevestri et Mlle Rivière. Cette pièce sera terminée par une

SAUTETUSE

exécutée par les Autrichiens. Le public est prié de ne pas oublier que ces Autrichiens seront des Français, ainsi déguisés pour les besoins de la représentation.

LE DÉSPOIRE DE JOERISSE

pièce de M. Darvigny, jouée par MM. Baptiste Cadet, Durand et Gilbert, Mlle Caroline et le petit Truffant, tambour au 27.

Le spectacle sera terminé par un feu d'artifice tiré par les canonnières de la première batterie. Musique du bataillon de la Bende. La plaine sera ouverte depuis le matin. Le spectacle commencera à 2 heures.

Cette affiche n'est-elle pas par elle-même un spectacle complet ! L'émotion universelle n'a nullement empêché les artistes de songer aux vedettes sacramentelles. On ne nous permet pas d'ignorer que M. Lartigue est du Théâtre-Français à Paris, ni que M. Gallet est l'auteur du ballet de *Bacchus* à l'Opéra. Arrivé de Paris avec tout son personnel, Mademoiselle la Directrice n'a pas eu besoin de faire appel à de nombreux amateurs locaux. Le seul petit Truffant, tambour au 27, lui a suffi. Réparons une injustice : mettons son nom en vedette dans notre mémoire.

Reconnaissons d'ailleurs que M. Gallet n'a pas perdu de temps pour « arranger » son ballet. Le *Moulin de Jemmapes* a été enlevé vivement, comme une redoute.

L'avis suivant : « Le public est prié de ne pas oublier que ces Autrichiens seront des Français » est d'une candeur ironique qui aurait réjoui le Shakspeare du *Songe d'une Nuit d'été*. (Vous entendez d'ici Bottom le réciter.) Admirez aussi le feu d'artifice tiré par les canonnières de la première batterie, quatre jours après les salves d'un autre genre « exécutées par les Autrichiens ». Quant aux deux dernières lignes, elles sont d'une gaieté tranquille et charmante : « La plaine sera ouverte depuis le matin, etc. » En réalité, la plaine était ouverte depuis le 5 novembre au soir. Et, jusqu'au matin du 6, on y avait assez grogné.

Ou applaudit à tour de bras les comédies, et surtout les comédiens dans tous les « numéros » de leur programme. Le petit tambour Truffant faisait sauter un petit tambour Pajot qui, à Jemmapes, avait battu la charge sans interruption, sous la mitraille. Et cette *Marseillaise* que chantait Mlle Montausier, nos musiques militaires l'avaient exécutée sans interruption jusqu'à la victoire. Et ces femmes qui, sur la scène, jouaient un rôle héroïque, on sentait qu'elles pouvaient le jouer dans la réalité : une jeune femme, Marie Schelling, venait de combattre dans le régiment du colonel de Monceau ; les deux filles du commandant de Fernig, Félicité et Théophile, accompagnant Dumouriez dans son état-major, venaient d'être élues à l'ordre du jour ; Félicité avait même sauvé la vie à un lieutenant belge en sabrant des Autrichiens.

En Alsace, maintenant !

Transportez-vous par la pensée au 16 mars 1814, jour anniversaire de la naissance du roi de Rome, dans Huningue assiégée. Le colonel Chancel a ordonné

ECOLE Boulevard Poissonnière, 19
Rue de Rivoli, 53
Commerce, Comptabilité, Sténographie, Langues, etc.

qu'on célébrait très joyeusement la fête du futur Napoléon II.

Le soir, il y a grande représentation au théâtre établi près de la Porte du Rhin, et dans la salle de concert que Chancel a fait construire en sa propre demeure. L'état-major s'est rendu au théâtre.

Au beau milieu d'un chœur, une bombe!

— Entr'acte, annonce un régisseur botté.

Le régisseur est un soldat de la Haute-Saône, nommé Marin, tireur incomparable qui excelle à placer une réponse comme une balle.

On éteint un commencement d'incendie. La représentation continue.

— La gaieté, voilà le meilleur renfort, déclare le colonel.

Chancel veillait à ce que les réjouissances, et même les plaisanteries, fussent sans cesse ravitaillées. Le 1^{er} janvier, il avait souhaité la bonne année à ses hommes par une fanfare « capable de faire bondir des morts ». Les jours gras, bien qu'on se trouvât condamné à faire maigre, furent l'occasion d'un bal paré. On vint annoncer à Chancel qu'il n'y avait plus d'étoffe pour les vêtements.

— Pour des vêtements, c'est possible; mais il y en a toujours pour des costumes de théâtre.

En notre histoire militaire, le théâtre et tout ce qui s'en rapproche apparaît comme une arme. Or, en ce moment, la France doit employer toutes ses armes pour hâter la victoire du Droit.

Emile Hinzelin.

Communiqués

Nous avons publié dans notre numéro du 4 août dernier la reproduction des affiches — documents accablants pour l'Allemagne — que nous devions à la confraternité obligeante de M. Henry Lapauze, directeur de la Renaissance. Ces pièces officielles font partie de la collection des dessins, estampes et publications sur la guerre appartenant à M. et Mme Henri Leblanc et destinée à l'Etat. Cette collection peut être visitée 6, avenue Malakoff, tous les jours, de 3 à 5 heures, ou le dernier dimanche du mois.

Après-demain dimanche, à 10 heures du matin, une messe solennelle sera célébrée en la basilique-cathédrale de Meaux, à l'occasion du deuxième anniversaire de la victoire de la Marne. La cérémonie sera présidée par le cardinal Luçon, archevêque de Reims, assisté de Mgr Marbeau, évêque de Meaux. Le discours sera prononcé par Mgr Lobbedey, évêque d'Arras.

On a souvent protesté contre l'envahissement des statues, et nombreux sont actuellement les gens de goût qui admettent qu'un retour offensif du marbre ne soit une des conséquences de la guerre.

Pourtant, un comité composé de personnalités appartenant au monde des arts, des lettres et de la finance s'est constitué pour qu'une première exception soit faite en faveur du monument qui doit prolonger dans le temps le souvenir de l'héroïque défense de Verdun.

La Fédération des Amis franco-étrangers vient de prendre l'initiative de fonder, sous le titre de « Franco-Etats-Unis », une association destinée à développer et à améliorer les relations de tous ordres, et spécialement économiques, entre les deux grandes républiques.

Le comité constitutif de cette nouvelle association, qui formera la Section « Franco-Américaine » de la Fédération, s'est réuni le 8 août, sous la présidence de M. G. Guist'hau, ancien ministre. La composition du bureau a été arrêtée de la façon suivante : présidents d'honneur, S. Exc. Sharp, ambassadeur des Etats-Unis; S. A. le prince de Monaco; président, M. G. Guist'hau; vice-présidents, MM. A. André (Paris), Dal Mas (Compagnie Transatlantique), Ed. Gillet (Lyon), Guérier (Bordeaux), baron de Neufville, Eug. Pergolini (Nantes), A. Tirman et O. Senn (Le Havre); secrétaire général, René de Chavagnes; secrétaire adjoint, G. de Geoffroy; trésoriers, MM. le baron de Gabet et Pierre Chabert.

Le siège de l'Association a été fixé 6, rue Aubert, à Paris.

FEUILLETON D'EXCELSIOR DU 11 AOUT 1916

LA CAGE D'ACIER

Roman inédit

PAR

MAURICE LANDAY.

CHAPITRE XXXII

Au pays des gens qui n'ont plus de souvenirs... du moins ceux qui pourraient gêner certains tristes personnages de cette histoire.

— Peut-être est-il venu tandis que nous reposions...

— Il faudrait savoir...

— Je puis demander à un domestique...

— Oui, il faut...

Espérance fit demi-tour et se dirigea vers la porte, restée entrouverte...

Mais, à peine eut-il fait trois pas qu'il s'arrêta, chancela, se prit le front à deux mains et poussa un grand gémissement...

Pour ne pas tomber, il dut s'appuyer au battant du lit...

— Qu'est-ce qu'il y a ? questionna Bradway, fort inquiet.

Espérance, après avoir longuement soupiré, répondit :

— Excusez-moi, maître... un vertige... un éblouissement...

— C'est la fatigue...

Tous droits de reproduction, traduction, adaptation théâtrale et cinématographique rigoureusement réservés pour tous pays, y compris la Suède et la Norvège.

THÉÂTRES

Un ballet de Gabriel Fauré. — Les ballets russes vont donner le 19, à Saint-Sébastien, la première représentation d'un ballet dessiné par le peintre José-María Sert et mis en scène par M. Massine, sur la musique de Gabriel Fauré.

Le roi d'Espagne a promis d'assister à la première de ce spectacle, dont les décors et les costumes seront exécutés dans l'atmosphère des tableaux de Velasquez et de l'architecture du plus pur dix-septième siècle espagnol.

Le titre de ce ballet a d'ailleurs été emprunté au célèbre tableau de Velasquez, *Las Meninas*, et inaugurera un genre chorégraphique tout à fait inédit.

Les 19, 21, 23 et 25 août seront également données les premières de *Sadko*, de Rimsky-Korsakoff, avec les décors de la futuriste Nathalie Gontcharowa, mise en scène de M. Bolm, et *Rukmora* (la Sorcière), de Liadoff, avec les décors de M. Larionow et la mise en scène de M. Massine.

Bienfaisance. — Dimanche dernier a eu lieu au théâtre municipal de Rouen une matinée de bienfaisance organisée au bénéfice des blessés des hôpitaux militaires de la ville avec le gracieux concours de quelques vedettes parisiennes.

Le succès fut complet, et une assistance nombreuse manifesta sa sympathie à nos artistes, tout de suite sur pied dès qu'il s'agit de prêter leur concours à une œuvre de bienfaisance.

Le lendemain, une matinée réservée exclusivement aux blessés de l'hôpital militaire Gama a eu lieu sur la scène du coquet théâtre de Gama-Club, aménagé avec un goût exquis dans les jardins de l'hôpital.

Au Châtelet. — Pour les fêtes de l'Assomption, les représentations des *Exploits d'une petite Française* auront lieu demain samedi (réouverture), dimanche, matinée et soirée, lundi, soirée, mardi, matinée et soirée, jeudi 17, matinée.

A l'Opéra. — La bibliothèque, les archives et le musée de l'Opéra feront leur réouverture dans la deuxième quinzaine de septembre.

CINEMAS

OMNIA-PATHE (5, boulevard Montmartre, à côté des Variétés).

Cœur de garruche, drame excellent de M. de Morillon; le deuxième épisode des *Exploits d'Elaine*, où Elaine voit revenir à elle la foule de ses admirateurs; une charmante comédie : *Comment la marquise donna son consentement*; les actualités militaires toujours très appréciées; *Nos amis adés* (en couleurs), quelques bonnes scènes comiques, voilà l'attrayant programme de l'Omnia, toujours excellent, toujours intéressant, avec la projection la plus belle et la salle la mieux aérée.

VENDREDI 11 AOUT

Comédie-Française. — Clôture (réouverture le 1^{er} septembre).

Opéra-Comique. — Samedi, à 7 h. 1/2, *Louise*.

Apollo. — Du samedi 12 au mardi 15, à 8 h. 15, dimanche, matinée et soirée, mardi, matinée, les 28 jours de *Clairville*.

Châtelet. — Samedi, dimanche (mat. et soir.) lundi, mardi (mat. et soir.), jeudi, les *Exploits d'une petite Française*.

Grand-Guignol. — A 8 h. 30, *Une partie de manille*. *Prisonnier des Hommes bleus*, etc. (Matinée mercredi et dim.)

Gymnase. — A 8 heures, *la Charrue anglaise*.

Théâtre Marigny. — A 8 h. 40, les meilleurs attractions.

Nouvel-Ambigu. — Mardi, jeudi, samedi, dimanche, à 8 h. 15, *le Chemineau*.

Porte-Saint-Martin. — A 8 h. 15, *la Flambee* (dernières).

Palais-Royal. — A 8 h. 30, *La Cagnotte*.

Renaissance. — A 8 h. 40, *l'Hôtel du Libre Echange*.

Triumph-Lyrique. — A 8 heures, *Fleur de théâtre* (première).

Variétés. — A 8 h. 30, la Revue et l'Ecole du Platon.

Vauvilliers. — *Le Maroc pendant la guerre, la Guerre orientale*, etc. Tous les jours, matinée à 2 h. 30, soirée à 8 h. 30.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia. — A 2 h. 30 et 8 h. 30, vedettes et attractions.

Omnia-Pathe. — *Cœur de garruche* (L. Massari); les *Exploits d'Elaine* (2^e épisode). Actualités militaires.

Polies-Dramatiques-Cinéma. — Tous les jours, mat. et soir.

Trois heures de spectacle incomparable. Grand orchestre.

— Sans doute...

— Moi aussi, j'ai la tête lourde... Ouvre la fenêtre... veux-tu ?

Spéranza, à pas traînants, se porta jusqu'à la large baie dont il ouvrit toutes grandes les trois fenêtres...

L'air frais du matin s'engouffra dans la vaste pièce...

Les deux hommes l'aspirèrent avec volupté à longues goulées.

Comme Espérance exposait son front brûlant à la reconfortante caresse de la brise, une étrange sensation morale le fit soudain et longuement tressaillir...

Une gêne, dans la pensée, lui procura une désagréable impression d'angoisse encore très vague, mais tout de suite obsédante...

Il laissa traîner son regard débordant de doute, d'inquiétude, autour de lui...

Bradway, qui ne l'avait pas quitté des yeux et que l'attitude de son second intriguait fort, questionna :

— Malade, Spéranza ?

Spéranza tressaillit comme au sortir d'un rêve... En posant sur son front et à plusieurs reprises ses mains tremblantes, il répondit :

— Non, pas malade... mais, c'est étrange... oui, très étrange... ce que je viens de ressentir...

— Quoi donc ?... dis vite ?

Spéranza chercha ses mots...

Il n'en trouvait pas pour expliquer le phénomène...

Il balbutia :

— Je ne pourrais pas nettement définir... C'est comme si ma tête se fût vidée... soudainement... un trou noir... un abîme dans la pensée... Depuis que vous avez parlé d'Argirh...

— Eh bien ?

— J'ai peur...

— Peur, loi ?

Faits divers

PARIS

Ecrasé par un train. — Vers 11 h. 1/2, hier, un sujet espagnol, nommé Avila Nicanor, âgé de quarante-quatre ans, journaliste, a été renversé, rue d'Orléans, à Arcueil-Cachan, par un train de la Compagnie d'Arpajon, se dirigeant sur Paris. La mort a été instantanée.

Tombé dans l'ascenseur. — Rue de Provence, à Paris, dans un grand magasin de nouveautés, un livreur, dont on ignore l'état civil, est tombé dans cage d'un ascenseur et s'est tué sur le coup.

M. Marié, commissaire de police du quartier, avertit une enquête.

Les Sports

CYCLISME

Paris-Orléans (100 kilom.). — Epreuve intéressante qui se déroulera dimanche prochain. Engagements, rue Saint-Georges (1 fr. et 1 fr. 50 pour les isolés).

Challenges de la Route (50 kilom.). — Organisés par la Société des Courses le jour de l'Assomption 13 courant, les Challenges de la Route se courront sur circuit de Brie (triangle formé par les routes de Melun-Guignol et Brie). Engagements, 37, rue Saint-Georges (5 francs pour les équipes premières et 8 francs pour les deux challenges).

PREPARATION MILITAIRE

Le Brevet de cycliste militaire de 400 kilomètres. Avec l'agrément du ministère de la Guerre, l'Union Cycliste de France annonce pour le dimanche 20 août l'organisation d'une épreuve de 400 kilomètres pour l'obtention de son Brevet de cycliste militaire.

L'épreuve est ouverte à tous les cyclistes et plus spécialement aux jeunes gens des classes 1918 et suivantes. Le parcours, sur l'itinéraire de Champigny, Comber-Nangis et retour, devra être effectué en moins de 24 heures. Le départ sera donné à 11 heures, en haut de la côte de Champigny, sur la route d'Ozoir, à proximité du fort. Les inscriptions sont reçues au bureau militaire de l'U.V.F., 24, boulevard Poissonnière, à Paris jusqu'au vendredi 18 août, à 5 heures du soir. Elles doivent être accompagnées de 1 franc et du numéro de licence de Préparation militaire.

HIPPISME

Les réunions hippiques de Saint-Sébastien. — Les réunions hippiques qui viennent de se dérouler à Saint-Sébastien pendant la première durée du meeting ont obtenu un succès sans précédent.

Le public espagnol, peu initié jusqu'ici aux choses du sport, est entièrement conquis aujourd'hui par les luttes de l'hippodrome et assiste en foule aux réunions de Saint-Sébastien.

A la suite de ce brillant succès, il a été décidé qu'une réunion internationale importante d'une durée de quatre semaines aura lieu à Madrid immédiatement après les courses de Saint-Sébastien qui se poursuivront jusqu'au 15 octobre.

Il y aura un minimum de 50.000 pesetas et de nombreux prix de 10.000 pesetas.

La documentation sur la guerre, la plus complète, plus exacte, est fournie par la collection d'« Excelsior ». Demander conditions spéciales à ses bureaux.

— Oui... C'est instinctif... au-dessus de ma volonté...

— Mais explique-moi, voyons...

Spéranza hochait la tête négativement...

— Pas possible... hoqueta-t-il.

A son tour, Bradway passa une main inquiète sur son front qui venait de se barrer d'une ride profonde.

A son tour, il machonna :

— Et moi aussi... j'éprouve cette sensation de vide... depuis mon réveil... Comment suis-je ici ? Qui m'y a conduit... Je ne sais plus... Mais moi, c'est sans doute ma blessure... la commotion qu'aura eue le cerveau... le choc... Cela s'est vu...

— Mais moi... moi... haleta Spéranza...

— Eh bien ! toi ?

— Je n'ai pas été blessé... pas de choc... et je me souviens plus non plus... Comment suis-je venu ici ?... Qui m'a appelé à votre chevet ?

— Tu n'étais pas avec moi, dans le sous-marin ?

— Non...

— Il a fallu que tu saches que j'ai été blessé que j'avais été transporté ici...

— Par qui ?

— Par qui ? Ah ! oui...

— Argirh, peut-être ?

— Peut-être... oui... appelle Tchéou... appelle...

tout de suite... C'est à devenir fou de ne pas se souvenir...

Spéranza ne fit qu'un bond jusqu'à la porte qu'il ouvrit d'un coup de poing...

Sur le palier, Tchéou montait sa garde...

Joignant la geste à la parole, Spéranza ordonna :

— Avance... et suis-moi...

Le Chinois s'inclina jusqu'à terre et obéit...

Lorsqu'il fut devant Bradway, celui-ci questionna :

— Tu étais à ton poste quand on m'a transporté ici ?

— Non, master, j'étais couché...

— Loin de cette chambre ?

BULLETIN COMMERCIAL ET INDUSTRIEL

du 10 Août 1916

La Bourse de commerce a vu hier une assistance nombreuse, venue surtout pour se rendre compte de l'impression de la nouvelle taxe du blé récolté en France, fixé à 33 francs pour qualité saine, loyale et marchande, taxe applicable à partir du 1^{er} août courant. Malgré des battages déjà effectués un peu partout, tant dans le Nord, les offres ont à peu près nulles, et les affaires s'engagent péniblement à cause de la difficulté des transports. On discute sur les prix de 33 fr. 50 à 34 fr. 50 pour provenance de la Brie et de la Beauce. La pluie tombée cette nuit et ce matin a été la bienvenue partout.

Blés très fermes à New-York et Chicago. Mais, 85 contre 83 1/4.

La farine, livrée à la taxe de 65 francs le sac de 157 kilos nets, à la boulangerie du camp retranché de Paris, vaut 44 francs les 100 kilos et 41 fr. 75 à 45 francs logée, départ des usines. Les affaires en son sont nulles à cause de la taxe, la meunerie réservant pour l'alimentation de son bétail sa faible fabrication.

Les seigles nouveaux sont cotés 29 à 29,50, les vieux 30 à 30,50 les 100 kilos gare de départ Paris; avoine vieille, sans changement, nouvelle 30 à 31,50.

Grains nouvelles, 35,50 à 37, gare Sarthe et Mayenne, ancienne 39 à 39,50. Escourgeons, 36,50 à 37 départ.

En sarrazins vieux, quelques rares petits lots obtenus 35,50 à 36 francs. Septembre et mois suivants en nouveaux ont été traités 29,50 à 30,50.

Les cours du sésame indigène restent fixes à 151 francs parité de 113,50 du snif en branche pour la province au rendement de 75 0/0.

L'huile de lin est sans affaires à 134 fr. Le stock est de 11.000 quintaux.

On annonce du Havre des arrivages importants de sucres expédiés de New-York, d'où une dépêche confirmant la vente aux raffineries de 23.000 Cuba et 30.000 sacs Porto-Rico à 5,77 prompt embarquement.

Les tableaux des cours fixés par la commission, applicables à partir d'aujourd'hui, n'indiquent aucun changement pour le beurre, le fromage, l'épicerie, la viande de bœuf, de mouton et de porc.

Le prix des œufs subit une hausse de 10 à 20 centimes la douzaine, suivant la qualité.

La Bourse de Paris

DU 10 AOUT 1916

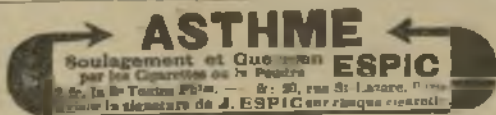
Aucune modification à signaler dans la tenue générale du marché qui, en dépit de l'approche du chômage du 15 août, conserve toutes ses bonnes dispositions précédentes. On consolide dans certains cas les avances récemment acquises, tandis que, par ailleurs, aux Indes, les Russes notamment, de nouveaux progrès parfois très appréciables sont à enregistrer. C'est ainsi que la Toulou passe de 1.240 à 1.300 pour se fixer en clôture à 1.296. Au parquet, on note une nouvelle avance de la Banque de France, qui atteint le cours rond de 5.300. Peu de changement sur nos rentes, qui s'inscrivent, le 5 0/0 à 89,75, le 3 0/0 à 63,80 au 11.00 de 63,90. Dans les autres compartiments, rien de particulièrement intéressant n'est à signaler.

COURS DES CHANGES

Londres, 98,12 1/2; Suisse, 111 1/2; Amsterdam, 244 1/2; Pétrograd, 180; New-York, 390 1/2; Italie, 91 1/2; Barcelone, 590.

METALLS A LONDRES

La tonne de 1.016 kilos : Cuivre Chili disp., 109; cuivre, liv. 3 mois, 105 1/2; électrolytique, 126; étain, comptant, 168 1/4; étain liv. 3 mois, 169; plomb anglais, 30 1/8; zinc comptant, 42; argent, l'once 31 gr. 1035, 31 d. 15/16.



La Bande molletière
"THE PRATIC"
La moins chère. — En vente partout.

GOUTTES
COLONIES
DE CHANDRON
CONTRE
MAUVAISES DIGESTIONS,
MAUX D'ESTOMAC,
DIARRHÉE, DYSENTERIE,
VOMISSEMENTS, CHOLÉRIQUE
PUISSANT ANTISEPTIQUE DE
L'ESTOMAC & DE L'INTESTIN
DANS TOUTES LES PHARMACIES.
VENTE EN GROS, 8, rue Vivienne, Paris.

DEMANDEZ
LA TOURISTE
BANDE MOLLETIÈRE
SPIRALE
EXTENSIBLE
La Seule
en
TROIS COURBES
S'adaptant aux trois parties
de la jambe : cheville, mollet, jarret, ce qui
supprime tout glissement sans serrer le mollet.
REFUSEZ LA BANDE CINTRÉE
UNE
SEULE COURBE
qui glisse toujours,
d'où obligation de
trop serrer le mollet.
La Touriste, 1^{re} qualité : Marque Or; 2^e qualité : Marque Rouge.
En Vente dans les Grands Magasins et Bonnes Maisons
de Chaussures, Bonneterie, Sports, etc.
Gros : La Touriste, Paris.

Pour obtenir
Le rendement maximum,
La plus grande vitesse,
La sécurité absolue
de leur fonctionnement,
les appareils de locomotion
automobile de tous systèmes employés dans
la zone des armées sont munis du
Carburateur
ZÉNITH
Société du Carburateur ZENITH
Siège social et Usines : 51, Chemin Feuillet, LYON
Direction à PARIS : 15, rue du Débarcadere
Usines et Succursales : LYON,
PARIS, LONDRES, BRUXELLES,
LA HAYE, MILAN, TURIN, DE-
TROIT, GENEVE, NEW-YORK.
Le siège social de Lyon répond
par retour à toutes demandes de
renseignements d'ordre technique
ou commercial.
Envoi immédiat de toutes pièces.
Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.
Imprimerie 19 rue Cadet, Paris. — Volmard.

PHOTOGRAPHES



Adressez toutes vos pho-
tographies, non seulement
sur la guerre, mais encore
sur les événements d'ac-
tualité, les cérémonies et
manifestations diverses

à **EXCELSIOR**

qui vous les rétribuera

— Oui, master...
— Cependant, tu sais qui m'a conduit, porté dans
cette chambre?...
— Non, master... J'ignore ce qui s'est passé. Je
n'ai appris que ce matin votre arrivée dans cette
maison...
— Sir Argirh?
— Master?
— Où est-il?
— Sir Argirh n'est plus ici...
— Hein?...
— Sir Argirh a quitté cette nuit son domaine.
— En voyage?
— Je crois, master Bradway.
— Sans me voir?... Savait-il que j'étais ici?
— Je l'ignore...
— Miss Edith?
— Partie aussi...
— Avec son père?
— Oui, master Bradway.
— James Perry.
— Parti avec eux...
— Mais où?
— Je ne sais...
— Pour longtemps?
— Pour toujours...
Bradway sauta à bas de son lit...
Un cri de douleur suivit son exclamation de stu-
peur...
En s'appuyant au marbre de la cheminée, sou-
tenu par Espérance, son regard pesant dirigea
comme une flèche acérée sur le Chinois, il annonça :
— Argirh... mis Edith... Perry... partis... pour
toujours...
Alors Tchouou laissa tomber de ses lèvres min-
ces et pâles :
— Argirh-City a changé de maître...
En entendant cela, Bradway faillit s'effondrer...
Faisant un suprême effort, il réussit à bredouil-
ler :
— Argirh-City... changé de maître...

— Sir Argirh a vendu Argirh-City...
— A qui, hurla l'Anglais.
— Je ne sais encore... Mais, on attend le nou-
veau maître...
— Qui est?
— Master Julius Wickerski!
Bradway poussa un hurlement de damné...
Tchéou, impassible, tira de la poche intérieure
de sa robe un exemplaire du *Charleston-Gazette*
et le tendit obséquieusement à Bradway...
Ce fut Spéranza qui s'en saisit...
Bradway, lui, anéanti avait fermé les yeux...
L'émotion que venait de lui procurer les révé-
lations de Tchéou l'avait brisé...
Il se sentit vidé de toute volonté...
Il lui parut que la vie se retirait lentement de
ses chairs...
Spéranza, lui, plus maître de soi déplaça la
feuille et tout de suite poussa un gémissement...
Et ce gémissement tira l'Anglais de son cau-
chemar...
Il ouvrit les yeux...
Son regard tomba sur la manchette du journal...
Il balbutia :
— Victoire allemande...
Les deux hommes, penchés, dévorèrent l'infame
copie de Wilbur Paerson...
Et au fur et à mesure qu'il bredouillait le texte,
une atroce douleur leur déchirait le cœur...
Bradway en s'écroulant sur le fauteuil que
Tchéou eut tout juste le temps de rouler jusqu'à
lui, se prit à sangloter...
Sanglots de douleur... Chagrin poignant!
— Sanglots de rage... Rancœur...
— Vende Argirh-City... Il a cédé... Il a eu
peur... Lui...
Spéranza tourna vers Bradway son regard voilé
de larmes...
Et tous deux, à la même seconde, halbutèrent
au dedans d'eux-mêmes :
— Il a eu peur... A la veille de triompher...

Bradway, oubliant ses souffrances physiques, se
leva d'un bond...
— Qu'on m'habille! hurla-t-il...
— Maître! supplia Espérance en tendant les
mains vers celui qu'il aimait.
Mais Bradway le repoussa :
— Qu'on m'habille... Je ne veux pas rester ici
un quart d'heure de plus... Argirh a trahi notre
amitié... Argirh a trahi la cause de l'humanité...
Qu'on m'habille...
Et il bondit jusqu'à la cheminée sur laquelle on
avait déposé son revolver...
Il brandit l'arme inutilisable après son séjour
sous l'eau...
Il brandit l'arme et en menaça tour à tour
Tchéou et Spéranza...
— Habillez-moi...
Tchéou s'empressa d'exécuter l'ordre...
A grand-peine, aidé par Spéranza, il vêtit Brad-
way...
Bradway dont la bouche était tordue par des cris
de souffrance que lui arrachaient ses blessures,
mais qu'il étouffait dans sa gorge en feu...
Lorsqu'il fut habillé, il eut une faiblesse...
Mais elle ne dura que l'espace d'un éclair...
Cet homme était doué d'une volonté formidable
et que rien ne pouvait abattre... rien que la mort...
Et il vivait!
S'étant repris, il appuya son bras valide sur ce-
lui de Spéranza, se raidit dans un effort déses-
péré et ordonna :
— Marchons!
Mais, comme il esquissait son premier pas, les
premiers rumeurs de la foule qui était massée
à quelque cent mètres sous sa fenêtre, lui fi-
rent faire un léger bond en arrière.
Il s'arrêta... prêta l'oreille...

(A suivre.)

La progression britannique reste méthodique et sûre



ARTILLEURS ANGLAIS RECTIFIANT LE TIR PAR SIGNAUX



TOMMIES CONSTRUISANT DE NOUVEAUX RETRANCHEMENTS DANS LA SOMME

Parallèlement aux heureuses opérations qui se poursuivent dans les lignes françaises de la Somme, l'offensive menée par l'armée britannique permet d'enregistrer chaque jour des résultats nouveaux. Au nord de Pozières, notamment, nos alliés progressent d'une façon sensible et déclarent que les prévisions de succès faites par eux sont de jour en jour contrôlées par les faits.